
Les seuils et les statuts de l'objectivité dans les sciences de la culture

Joseph Melançon, professeur
Département des littératures
Université Laval

Une suspicion contre la subjectivité pèse lourdement sur tous les travaux de recherche en sciences humaines, bien que celles-ci parviennent de mieux en mieux à définir leur objet et à l'analyser avec une procédure vérifiable. Les sciences naturelles, par contre, éprouvent de plus en plus de difficultés à fonder leur démarche sur un déterminisme universel qui a fait pourtant la gloire du positivisme scientifique. Une certaine remise en cause des définitions et des domaines semble donc s'imposer, aujourd'hui, dès qu'on aborde la question fondamentale de l'objectivité scientifique. Il faut donc tenter de redistribuer les domaines et de reformuler les concepts pour mieux déterminer les seuils et les statuts de l'objectivité dans les sciences.

En regard des sciences de la nature, en effet, on pourrait, dans une première approximation, poser un domaine relativement homogène des sciences du comportement qui s'appellerait « sciences de la culture », comme le proposait déjà Max Weber dans ses *Essais sur la théorie de la science*¹. L'avantage de cette redistribution, fondée sur une ancienne dichotomie nature/culture qui remonte à Confucius, serait d'établir entre ces deux domaines scientifiques une distinction basée sur des états de choses, au sens gestaltiste que lui donne Barry Smith², et non sur des objets empiriques. C'est un même « état de nature » qui régit la physique, la chimie, la biologie ou la neurologie,

à un moment donné de leur histoire, et qui commande une posture particulière. C'est un même « état de culture » qui est à la base des sciences du comportement, aussi bien en histoire, en géographie, en sociologie qu'en linguistique et en littérature. De tels états se modifient et se transforment par étapes synchroniques, autant en physique, que l'on croyait pourtant immuable, qu'en sociologie qui semblait toujours mobile. C'est que les états de choses et les états de faits renvoient tout autant à la perception qu'à la réalité, et ce, en sciences de la nature comme en sciences de la culture, ainsi que nous le verrons plus loin. Ces états placent les deux types de sciences sur un même seuil et annulent la pertinence d'une ancienne distinction entre l'étude des objets et celle des sujets, entre les sciences naturelles et les sciences humaines. C'est donc à l'intérieur d'un même champ scientifique, établi par un premier seuil d'objectivité, que des frontières peuvent apparaître entre les sciences de la nature et celles de la culture. Ce rapatriement des frontières, dans l'espace de l'objectivité, a l'avantage d'éliminer toutes les formes d'empirisme qui menacent l'étude de la nature aussi fortement que celle de la culture.

LA CONSTRUCTION DU SAVOIR

Tout savoir est déjà un construit et il tient à des types de procédure et non à la nature des objets étudiés. Il y a ainsi des procédures objectivantes qui sont spécifiques à la science elle-même et discréditent tout autre type de procédure, empirique ou subjective, qui ne parvient pas à construire son objet. Un premier seuil est donc atteint quand, au cœur de l'expérience, au sens qualitatif de Kant, le sujet repère une quelconque régularité et qu'il réussit à objectiver ce qu'il a vécu, comme il arrive dans la pédagogie actuelle pour l'apprentissage de la langue. Derrière les comportements langagiers, il y a une structure linguistique que l'enfant doit objectiver. Celle-ci régularise les formes discursives et établit, par sa régularité, un seuil d'objectivité. Cet exemple, directement observable, veut simplement signaler que l'objectivité est sur le chemin de nos pratiques, mais qu'elle implique une démarche particulière d'objectivation.

Il n'y a pas d'objectivité, au reste, sans objectivation, comme il n'est pas d'énoncé sans énonciation, ni de supposé sans supposition.

Cela semble aller de soi. À ce compte, toutefois, l'objectivité ne serait pas une qualité mais un effet. Elle s'observerait dans les résultats d'une opération qui est elle-même à décrire. Ce qui importe alors, c'est de définir le processus d'objectivation, et ce processus implique nécessairement un sujet. L'objectivité aurait donc son origine dans le sujet. C'est pourquoi on peut déjà faire une première proposition : il n'y a pas d'objet scientifique sans sujet scientifique. Nous tenterons de démontrer que cette proposition rend compte d'un phénomène « récursif », de la perception à la démonstration scientifique, en rappelant, à la suite de Pierre Bourdieu, que « ce serait trahir l'objectivité que de faire comme si les sujets sociaux n'avaient pas de représentation, pas d'expérience des réalités que construit la science, comme par exemple les classes sociales³ ».

Ce paradoxe semble abolir la distance et l'opposition polémique entre le sujet et l'objet, la subjectivité et l'objectivité. Pourtant, il n'en est rien. Il ne s'agit que d'une relation conceptuelle et il est bien connu, en épistémologie comme en psychologie ou en sémiotique, que le sujet engendre son objet, qui est respectivement objet de connaissance, de désir, de valeur. « C'est le point de vue qui crée l'objet », soutenait Ferdinand de Saussure⁴. Pas d'objet de savoir sans sujet de savoir, et réciproquement. De même, on peut redire qu'il n'est pas d'objet scientifique sans sujet scientifique. Mais ce sujet scientifique n'est nullement un sujet empirique. Il n'est même qu'un schème d'intelligibilité, comme nous le verrons. Toute une morphologie perceptuelle et conceptuelle est ici en cause, dont il faudra tenir compte dans notre présente démarche. À la limite, on peut dire avec Jean Petitot-Cocorda que « ce sont les concepts qui manquent et non les faits⁵ ».

Pour décrire les seuils et les statuts de l'objectivité dans les sciences de la culture, il faut à tout prix remonter jusqu'à la perception et à la conceptualisation des objets empiriques, lesquels appartiennent à la science, faut-il le répéter, par leur état d'être et non par leur individualité. Les objets conceptuels qui résultent de ces opérations déterminent les schèmes d'intelligibilité qui sont à la source de chaque démarche scientifique. C'est pourquoi nous examinerons d'abord la genèse et la morphologie des objets conceptuels, puis la forme logique de leur représentation, pour enfin dégager les statuts

particuliers de l'objectivité dans les sciences de la culture, à l'intérieur du paradigme général de l'objectivité scientifique.

LES OBJETS PERCEPTUELS

Les concepts ont leur origine dans les percepts. Rien n'est conçu qui n'ait d'abord été perçu de quelque façon. C'est une assertion très ancienne en épistémologie. Mais la perception et la conception dont il est question dans les sciences sont celles que véhicule le discours. Car les problèmes de la science sont aussi et peut-être surtout des problèmes de discours. Il faut parvenir à nommer et à décrire correctement un phénomène pour qu'il devienne un objet scientifique. Pierre Ouellet décrit ce processus dans un article percutant, intitulé justement « Le petit fait vrai : la construction de la référence dans le texte scientifique⁶ ». « *Les faits sont faits* », dit-il, c'est-à-dire qu'ils sont les « fruits d'un travail de construction et d'élaboration dans lequel les mécanismes langagiers et discursifs jouent un rôle primordial⁷ ». Il faut ajouter que ce discours scientifique et les objets qu'il engendre sont marqués, de surcroît, par les idéologies de chaque époque, ces évidences qui se constituent en lieux de parole. Comme je ne peux moi-même échapper à l'idéologique, autant reconnaître tout de suite que je tenterai de décrire la perception et la conceptualisation des objets scientifiques à partir de mon lieu de parole qui est la littérature.

Un lieu de parole est donc d'abord un lieu d'évidences. Et les évidences d'un littéraire ne sont pas celles d'un philosophe, d'un sociologue, d'un historien ou d'un physicien. Mais elles ont quand même un caractère commun : elles sont le plus souvent trompeuses. La réalité doit être conquise contre l'illusion des évidences. C'est en ce sens, en tout cas, que des sociologues comme Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron ont pu écrire : « Le sociologue n'en a jamais fini avec la sociologie spontanée et il doit s'imposer une polémique incessante contre les évidences aveuglantes que procure à trop bon compte l'illusion du savoir immédiat et de sa richesse indépassable⁸. » Ces évidences se déplacent dans le temps, mais elles ne cessent d'influencer notre conceptualisation et, partant, nos schèmes d'intelligibilité.

L'ILLUSION DES ÉVIDENCES

Au temps de Descartes, par exemple, un *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* pouvait commencer ainsi : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée⁹. » Personne alors n'eut songé à remettre en cause cette évidence. Il y avait, au XVII^e siècle, un « bon sens » inné, tout comme il y avait un « bon goût » naturel, un « esprit de finesse » spontané ou de « bonnes manières » indiscutées. C'étaient des évidences d'époque qui ne sont plus guère recevables de nos jours. À y regarder de près, on découvre assez vite que le « bon sens » pour Molière est celui de l'aristocratie et de la paysannerie contre le bourgeois, le « bon goût » pour Boileau est celui de la cour, « l'esprit de finesse » pour Pascal est celui de la loi et de l'ordre, les « bonnes manières » pour La Bruyère sont celles du monde. Ces anciennes évidences valent sans doute les nôtres. Celles dans lesquelles nous vivons risquent d'être aussi des jugements d'époque qui se révéleront un jour des schèmes culturels que nous avons confondus avec la nature. Il faut lire, à ce sujet, un court texte de Roland Barthes sur « L'usager de la grève¹⁰ » où il montre le jeu de substitution qui s'opère entre la nature et la culture pour rendre une argumentation convaincante. C'est ce jeu de substitution qui lui faisait également dire que « le paysage est le signe culturel de la Nature¹¹ ». C'est sans doute ainsi, par le biais de la culture, que les évidences se profilent à l'horizon de notre conceptualisation du monde. De nombreux exemples pourraient être tirés de toutes les disciplines.

Une évidence de tous les temps, cependant, est justement, pour un littéraire, celle de la « fiction ». Un littéraire est celui qui sait, bien évidemment, discerner la réalité de la fiction. La preuve, dirait ironiquement Voltaire, c'est qu'il se consacre entièrement aux ouvrages de fiction. Pour ce faire, il doit savoir distinguer pertinemment ce qui est réel et ce qui est fictif. Ce qui est réel, par définition, n'est pas fictif et ce qui est fictif, par définition également, n'est pas réel. Ce raisonnement tautologique indique bien que cette distinction est de l'ordre des évidences pour le littéraire.

La mise en discours de cette distinction conceptuelle fait apparaître deux paradigmes pour décrire deux ordres formels. Dans l'ordre

de la fiction, le littéraire sait nommer la forme d'un texte. Celui-ci est un roman, une fable, un poème, un drame, une tragédie ou quelque autre forme littéraire. Dans l'ordre de la réalité ou de l'empirique, un texte est un reportage, une chronique, une information, une nouvelle ou un communiqué. Dans le paradigme du littéraire, le texte se nomme une « œuvre » ; dans le paradigme de la réalité, le texte s'appelle un « écrit ». L'auteur, dans le premier cas, est un « écrivain » ; dans le second, il est un « rédacteur ». On peut se référer, à ce propos, à un exposé judicieux de Michel Foucault intitulé « Qu'est-ce qu'un auteur ?¹² » pour apprécier toutes les subtilités du mode d'existence de l'auteur. C'est en quelque sorte une existence axiologique, valorisée par l'institution littéraire, et, à ce seuil des valeurs, le littéraire dispose de tout un vocabulaire pour décrire les pratiques d'écriture dans leur spécificité, selon que leur visée sémantique est fictive ou dénotative.

À l'origine de ce partage, il y a la conviction qu'il existe, au niveau perceptuel, des faits réels et des faits imaginaires. Il faut bien qu'il y ait alors une façon de les démarquer. Les uns sont vérifiables ; les autres sont falsifiables. Les uns sont constatés ; les autres sont inventés. On ne saurait mettre en doute cette distinction élémentaire sans ruiner la profession. Des évidences perceptuelles semblables existent dans toutes les sciences. Il y en a même de plus enracinées en astronomie. Il était évident avant Copernic que le Soleil tournait autour de la Terre, comme il est toujours évident pour notre perception qu'il en est ainsi quotidiennement. À moins de douter de notre conceptualisation de la réalité ! Ce qu'il faut bien reconnaître chaque jour davantage.

L'ILLUSION DES RÉFÉRENCES

Ce doute nous ramène à la source perceptuelle de la connaissance qui risque toujours précisément de faire illusion sur la réalité. Comment expliquer autrement les perceptions si diverses de faits et d'événements qu'attestent de nombreux procès ? Il y va probablement des interférences de la logicité de chacun, mais également de percepts et de concepts différents sur les mêmes choses, lesquels conduisent à des schèmes d'intelligibilité distincts. Toutefois, il convient ici

d'écouter les psychologues, surtout ceux qui, comme Piaget, ont interrogé le fonctionnement de l'intelligence au lieu d'en décrire les effets.

La question fondamentale qu'aucun philosophe n'a pu poser correctement est la suivante : Comment devenons-nous intelligents puisque, à la naissance, nous ne possédons aucune intelligence de la réalité ? Pour y répondre, il faut observer le comportement des enfants. C'est dans l'évolution de leur perception et de leur conceptualisation que se donne à voir la genèse de l'intelligence. Ainsi, il a suffi à Piaget, après un doctorat en zoologie, d'observer ses enfants pour ouvrir des voies nouvelles à l'épistémologie.

Ses hypothèses ont été largement confirmées par des recherches expérimentales continues auprès de nombreux enfants de tout âge, non seulement à Genève, mais encore aux États-Unis et au Canada, particulièrement à Montréal et à Québec. Gérald Noelting, de l'Université Laval, a publié les résultats de ses recherches avec un groupe de dix-neuf collaborateurs dans un livre intitulé *Le développement cognitif et le mécanisme de l'équilibration*. Il a signalé les limites et les insuffisances de la théorie de Piaget « tout en conservant l'essentiel de l'édifice piagétien¹³ », estimant que c'était la théorie la plus cohérente aujourd'hui pour rendre compte du développement cognitif. Il semble bien que cet ouvrage, à la fois expérimental et théorique, constitue plutôt un complément et un développement qu'une contestation. Aux structures du sujet, il ajoute les structures des problèmes à résoudre et, à la description des stades, il propose une méthode d'analyse qualitative des changements. Mais les trois tomes de *Introduction à l'épistémologie génétique*¹⁴ du Centre international, composé de physiciens, de mathématiciens, de logiciens et de biologistes, restent les jalons d'une étape importante dans la compréhension des schèmes complexes de l'intelligibilité.

L'axe central de cette construction est une continuité récurrente entre le biologique et le mental. À chacune des quatre périodes du développement de l'intelligence, de la période sensorimotrice à la période des opérations formelles, en passant par celles des renversements symboliques et de la classification, le sujet construit et coordonne des schèmes qui lui permettent d'ajuster sa conduite à ses

besoins et à son environnement. Ainsi, la genèse de l'intelligibilité n'est pas uniquement dans des réactions passives à des stimuli, ni, à l'inverse, dans des conformités à des normes, fussent-elles linguistiques, mais bien dans une « équilibration » constante dont le modèle est le fameux groupe des réversibilités, appelé le groupe INRC (I = opération identique ; N = opération inverse ; R = opération réciproque ; C = opération corrélatrice). Si le langage contribue à l'apprentissage des classes de l'intelligible, ce dernier trouve ses racines dans les structures sensorimotrices par une sorte d'antériorité de la pensée sur la langue. Mais le biologiste a toujours été l'ami du philosophe, chez Piaget, et l'une des clés de sa psychogenèse de l'intelligence reste la logique qui apparaît dès l'acquisition du schème de la « conservation de la quantité ». N'a-t-il pas écrit un *Traité de logique*¹⁵? Pour synthétiser l'épistémologie génétique de Piaget et montrer sa portée, je citerai la conclusion d'un de ses exégètes, Georges Lerbet :

Il ne saurait donc y avoir de connaissance objective, qu'elle soit de l'ordre du sujet épistémique ou de la science, qui ne relève que de l'activité la plus abstraite. L'objectivité n'est pas une copie, elle est une construction, une intériorisation du réel lorsque le sujet se décentre suffisamment de son point de vue propre pour saisir les liaisons causales entre les objets, liaisons qui sont isomorphes de celles du système d'implication de sa conscience par le jeu de ses structures opératoires. Ainsi, les progrès de la connaissance ne sont-ils que ceux de l'axiomatisation et de l'expérience¹⁶.

Ce qu'il faut retenir, pour notre propos, c'est que la perception n'est pas donnée mais acquise. On apprend à percevoir puisque l'on ne perçoit qu'au moyen de schèmes qui s'acquièrent par des apprentissages. « Il n'y a d'apprentissage que pratique des schèmes de perception », écrit, dans la même veine, Pierre Bourdieu, dans la préface de son ouvrage *Le sens pratique*¹⁷. Bien que ces acquisitions se fassent très tôt et qu'elles deviennent vite inconscientes, nous n'avons pas manqué, un jour ou l'autre, de faire l'expérience de ces murs de miroirs contre lesquels nous nous sommes butés parce qu'ils donnaient l'illusion d'une profondeur. Nous disposions d'un schème qui nous faisait déduire de plusieurs lignes convergentes une troisième dimension et nous avons voulu pénétrer dans les miroirs. De même, l'art baroque a réussi, bien avant, en architecture, à jouer avec nos réflexes

schématisés et à nous imposer la perception de voûtes convexes qui de fait étaient des plafonds parfaitement plats. On pourrait multiplier les exemples de ces perceptions que nous ne cessons de corriger avec nos schèmes perceptuels, à commencer par le bâton dans l'eau qui apparaît brisé jusqu'à ces objets éloignés dont nous rétablissons spontanément les dimensions. À distance, une voiture n'a que quelques centimètres de longueur ; pourtant, nous la « percevons » dans sa dimension normale.

Il ne faut donc pas s'étonner que les recherches de pointe en intelligence artificielle en soient venues, avec M.L. Minsky, le père de cette discipline, à recourir à des schèmes de perception pour construire des programmes complexes¹⁸. S'il suffit de voir une tranche pour percevoir un livre, c'est que le schème du livre est déjà présent, comme « préconstruit ». Le logiciel sera ce préconstruit qui fixera l'intelligence des objets. Au départ mécanique, sur le modèle de la machine, le programme informatique a emprunté par la suite le modèle de la logique classique et est devenu propositionnel avant d'adopter le schème comme base de son langage formel. Les schémas de Kant auront donc eu une heureuse progéniture.

Ce que nous voyons est donc le plus souvent perçu avec des schèmes correctifs, comme les verres correcteurs des myopes, ou avec des schèmes interprétatifs qui déduisent des significations des diverses formes que nous voyons. Dans un cas comme dans l'autre, on peut dire que le percept est un « construit » et que déjà, à ce premier niveau de notre rapport au monde, le doute est possible sur la nature du réel qui fonde notre perception. L'objectivité perceptuelle apparaît relative. Elle peut différer d'un sujet à l'autre selon les schèmes en cause. Elle est, dans une certaine mesure, subjective par toute l'instrumentation mentale que le sujet utilise pour appréhender les plus modestes objets empiriques. Il ne s'agit pas de nier l'existence des objets matériels ou de soutenir qu'ils n'existeraient pas sans un sujet de perception, mais de montrer que tout ce qu'on sait d'eux est médiatisé par des perceptions plus ou moins adéquates. À cette première étape, on peut au moins dire qu'il n'y a pas d'objet sans sujet.

LA CONCEPTUALISATION

La forme abstraite de ce percept est le concept, l'unité dans le divers, et on ne saurait concevoir notre relation au réel sans ce modèle du concept qui permet de reconnaître divers objets empiriques au moyen d'un même schéma. Ainsi, à un deuxième niveau, notre rapport à l'existence est médiatisé par des schèmes conceptuels. On peut aller plus loin et dire que les schèmes conceptuels constituent la morphologie de la pensée. Non seulement ils schématisent le réel, mais encore ils articulent le fonctionnement de l'intelligence. C'est pourquoi ils peuvent en limiter l'étendue. C'est dans ce sens que Pierre Bourdieu établissait un rapport entre l'organisation sociale de l'université et l'organisation mentale des universitaires : « il existe des divisions objectives (la division en disciplines par exemple) qui, devenant des divisions mentales, fonctionnent de manière à rendre impossibles certaines pensées¹⁹ ». La conceptualisation ne serait ainsi qu'un autre processus d'objectivation où la pensée construit son objet sous forme de concept. Cette objectivation, toutefois, se donne à voir dans les structures de la langue, lesquelles modalisent, à leur tour, notre intelligence du monde.

Le langage, en effet, n'est probablement rien d'autre qu'un usage normé des schèmes morphologiques de la pensée, comme le pensait Wittgenstein dans son célèbre *Tractatus*²⁰. Le langage « informe », au sens fort, toute notre conceptualisation des états d'être en participant à la construction des objets de savoir. Il faut relire, à cet égard, l'essai remarquable de Cassirer, intitulé précisément « Le langage et la construction du monde des objets²¹ ». Cette conception n'est sans doute pas étrangère à celle de Martin Heidegger qui soutient que le sens, c'est la « compréhensibilité ». Pour Fernand Couturier, l'un des commentateurs les plus autorisés de l'œuvre du philosophe allemand, souvent fort obscure, « le discours n'est pas autre chose que l'articulation de la compréhensibilité²² ». On pourrait sans doute décrire cette relation au monde par le langage de façon encore plus pertinente en le considérant comme une sémiologie peircienne, un système d'« interface », tel que le décrit Gilles Thérien : « Le système de signes agit entre un sujet et un objet comme un système d'interface par lequel il est possible d'avoir une certaine connaissance de l'objet –

cette dernière est toujours développée à partir d'un point de vue privilégié – et d'avoir sur lui, en retour, une emprise qui nous permettra de le transformer²³. » Pour sa part, Benveniste allait jusqu'à soutenir que le sujet même n'existe que par le langage : « C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans sa réalité qui est celle de l'être, le concept d'« *ego* »²⁴. » « C'est bien la parole, disait également Heidegger, qui rend l'homme capable d'être le vivant qu'il est en tant qu'homme²⁵. »

À propos, l'émergence étonnante de ce *sujet*, depuis la montée du libéralisme au XIX^e siècle, met en perspective le rôle déterminant de la subjectivité dans l'épistémologie contemporaine. Max Weber, dont il sera bientôt question, l'a montré dans le capitalisme anglais²⁶. C'est sans doute aussi à ce sujet que songeait Louis Althusser quand il disait que « toute idéologie a pour fonction (qui la définit) de « constituer » des individus concrets en sujets²⁷ ». L'individu devient, par l'idéologie, sujet juridique, politique, social ou économique, selon que le schème de sa fonction et de son comportement est juridique, politique, social ou économique. Ce sujet est déjà présent dans l'inconscient de Freud, dans « l'autre » de Rimbaud, dans la « sincérité » de Gide, dans l'« authenticité » de Mauriac et dans la morale de situation. Non pas que l'objet ait disparu, mais plutôt qu'il est modelé, sinon créé, sémiotiquement à tout le moins, par le sujet, plus précisément par ses schèmes conceptuels.

Pour en rester au sujet linguistique, il paraît raisonnable de conclure que les formes du langage modèlent les formes des concepts et qu'on ne peut penser sans parler, le plus souvent, il faut le souhaiter, intérieurement. À ce propos, il faut encore citer Heidegger : « L'être humain parle. Nous parlons éveillés ; nous parlons en rêve. Nous parlons sans cesse, même quand nous ne préférons aucune parole, et que nous ne faisons qu'écouter ou lire ; nous parlons même si, n'écoutant plus vraiment, ni ne lisant, nous nous adonnons à un travail, ou bien nous nous abandonnons à ne rien faire²⁸. » Ainsi, la morphologie d'une langue peut être considérée comme une simulation de la morphologie de la pensée. Le sujet et l'objet s'y constituent simultanément sans que l'on puisse toujours clairement départager ce qui relève de l'un ou de l'autre. De façon plus radicale, on pourrait

même dire, avec Jacques Poulain, que « le langage est la condition transcendante de toute objectivation, qu'elle soit perceptive, motrice ou consommatoire, et il l'est en y faisant juger simultanément de l'objectivité des choses et des actions aussi bien que de sa propre objectivité²⁹ ».

LES SCHÈMES D'INTELLIGIBILITÉ

Les schèmes conceptuels ouvrent directement sur les schèmes d'intelligibilité. Si on définit l'intelligence comme la faculté de relier des éléments entre eux par des relations abstraites, on peut penser, comme les kantien, que connaître c'est juger, c'est-à-dire mettre en relation non plus un sujet et un objet, mais un sujet et un prédicat. Ainsi, le premier schème d'intelligibilité pourrait bien être celui qui permet de « prédiquer », d'attribuer un prédicat à un sujet : ceci est une profondeur, cela est une voûte, et ainsi de suite. La perception, interprétée par la conception, est un objet de prédication qui, saisi par l'intelligence, devient schème d'intelligibilité. C'est là la genèse et la morphologie de l'intelligible, à son premier seuil d'objectivité. L'objectivité scientifique, cependant, se situe dans un au-delà de cette morphologie, bien qu'elle en dépende et qu'elle en soit marquée. Elle est située dans la représentation logique des états de la réalité.

La science commence en effet avec la logicité. Mais cette logicité est également une conquête contre l'illusion. « Nous croyons obéir [...] à la raison, remarquait Durkheim, alors que nous sommes des esclaves de préjugés irraisonnés, etc. Comment donc aurions-nous la faculté de discerner avec plus de clarté les causes, autrement complexes, dont procèdent les démarches de la collectivité³⁰ ? » La question était d'autant plus angoissante pour le père de la sociologie moderne qu'elle était formulée dans les termes d'une rationalité positiviste. En effet, les sciences humaines, y compris les études littéraires, se légitimaient sans cesse, au XIX^e siècle, par leur discernement des causes. L'ambition de Durkheim était de donner à la sociologie ses lettres de noblesse scientifique en empruntant le même type de logicité que celui des sciences de la nature, soit une logicité causaliste.

Il n'en était pas autrement de Taine qui était convaincu d'avoir trouvé les causes et les lois de la création littéraire dans trois déterminations universelles : la race, le milieu, le moment. Toutefois, cette recherche des causes dans l'étude des comportements humains faisait l'impasse sur l'intentionnalité des gestes et des concertations dans les démarches individuelles et collectives. Plus fondamentalement, elle réduisait les sciences de la culture à des sciences de la nature. Or, les sciences de la culture qui recouvrent toutes les sciences humaines, y compris les sciences économiques, ne sont pas causalistes, mais finalistes.

C'est la finalité des comportements qui structure le social et construit une forme particulière de détermination qui se repère dans les conduites régularisées, les consensus et les habitus. Cette finalité est inscrite dans les états d'être sous forme d'intenté. Et qu'est-ce que l'intenté si ce n'est la signification, dans le discours comme dans le comportement ? « Nous appelons « sciences de la culture », écrivait précisément Max Weber, les disciplines qui s'efforcent de connaître la *signification culturelle* des phénomènes de la vie³¹. » La signification pour le sémanticien n'est pas dans la somme des mots, mais dans l'intenté du discours qui les rassemble pour une fin déterminée, comme l'a mentionné Émile Benveniste³². On pourra consulter, à ce propos, l'étude de Paul Ricœur, « La métaphore et la sémantique du discours³³ ». Il en est de même pour la signification comportementale. Il faut toujours rechercher le motif ou l'intérêt inscrit dans le scénario de l'action pour en comprendre la signification. C'est pourquoi Roman Jakobson pouvait parler, en littérature, du « caractère nettement créateur et finaliste de la poésie³⁴ ». À leur façon, les sciences de la culture ne sont rien d'autre, par leur logicité finaliste, que des sciences de l'intenté. Elles ne sont pas centrées sur l'explication mais sur la signification. Si, derrière les phénomènes naturels, il y a des causes qui constituent des explications pour les états de choses, il y a, derrière les phénomènes culturels, des projets qui attribuent des significations aux états de faits. La maladie n'a pas de but ; elle est une pure cause. La démocratie, par contre, est un projet.

Il s'agit donc de deux rationalités qui fondent deux types de sciences, bien qu'elles aient en commun un objet construit de même nature, c'est-à-dire un objet engendré par un sujet scientifique. La

première produit une objectivité d'ordre causaliste, la seconde, une objectivité d'ordre finaliste. C'est à ce seuil de la rationalité que l'objectivité se caractérise et que les frontières entre les sciences de la nature et celles de la culture ont une raison d'être. Elles se manifestent par les prévisibilités qu'elles autorisent car il est de la définition d'une science de prévoir.

LES DEGRÉS DE PRÉVISIBILITÉ

L'objectivité causaliste a la vertu fort appréciable de fonder une prévisibilité presque sans faille. Les mêmes causes, dans les mêmes conditions, c'est bien connu, produisent les mêmes effets. C'est la prévisibilité de la loi physique, inscrite dans la structure de l'objet empirique. C'est pourquoi le processus d'objectivation, dans les sciences de la nature, remonte du symptôme au diagnostic et du diagnostic à la cause qui obéit à la loi. Le schème d'intelligibilité qui tient lieu de sujet scientifique, dans ce type de sciences, est un schème structurel qui engendre, à son tour, un objet structural.

Dans les sciences de la culture, l'objectivité finaliste n'a pas un degré de prévisibilité aussi élevé. Elle comporte tout de même une prévisibilité réelle, car tout n'est pas purement occurrence dans les comportements individuels ou collectifs. Derrière les occurrences, il y a des conjonctures et derrière les conjonctures, des régularités. Celles-ci n'ont pas le déterminisme de la loi, mais elles agissent de façon suffisamment redondante pour établir un degré et un taux de prévisibilité appréciable. C'est pourquoi, d'ailleurs, M.L. Minsky a proposé une théorie du *frame-system*³⁵ en intelligence artificielle pour transcrire des comportements en quelque sorte ritualisés, comme les déplacements en train ou les repas au restaurant. Umberto Eco suggère, dans son ouvrage *Lector in fabula*³⁶, de recourir à cette notion pour décrire le rôle du lecteur et de ses inférences de lecture. Le scénario, comme équivalent de *frame-system*, est alors un cadre mémoriel de connaissances empiriques qui nous permet d'effectuer des actes cognitifs fondamentaux. Il constitue un *topos*, un lieu commun. Dans les termes mêmes de Eco, il est « *un texte virtuel ou une histoire condensée*³⁷ ». De façon moins explicite, nombre de conduites apparemment libres de toute contrainte sont tout de même

profondément réglées. S'il est vrai, par exemple, que la parole est individuelle et imprévisible, comme le pensait Saussure, il n'empêche qu'elle ne peut se soustraire à un certain nombre de règles qui encadrent son utilisation. Toutes les analyses du discours qui foisonnent présentement en font foi. Il en est de même en littérature où les genres montrent des régularités bien reconnaissables, même si elles sont contestées. Dans les autres disciplines des sciences humaines, comme l'histoire, la géographie, l'anthropologie, la sociologie, les sciences économiques et politiques ou toute autre science des phénomènes collectifs, les régularités conjoncturelles sont encore davantage perceptibles, ainsi que l'a montré souverainement Claude Lévi-Strauss. C'est au seuil de la logique qu'apparaît ce schème conjoncturel d'intelligibilité, comme sujet scientifique, à l'origine d'une objectivité proprement conjoncturelle.

Pour situer ces deux types de rationalité scientifique et déterminer leur statut, je propose un paradigme formel de l'objectivité, de la plus statutaire à la plus aléatoire, en fonction des seuils d'intelligibilité à franchir.

LE PARADIGME DE L'OBJECTIVITÉ SCIENTIFIQUE

Il y a, en premier lieu, une objectivité dont le statut est analytique. Il faut entendre le terme « analytique » dans le sens que les mathématiciens lui confèrent et qui est assez voisin de celui que lui prêtait Kant. Le jugement analytique, chez ce dernier, était le jugement qui reliait, de nécessité, le prédicat à un sujet. Dire, par exemple, que tout corps est étendu, c'est-à-dire qu'il occupe forcément un espace, selon la définition qui avait cours au XVIII^e siècle, c'est prédiquer une propriété qui est déjà dans le sujet. C'est l'objectivité la plus indéniable qui permet d'établir le degré et le seuil supérieur du paradigme scientifique. Cette objectivité est celle des sciences géométriques dont les objets sont des postulats totalement construits, sans autre statut que leur capacité analytique. Ces sciences ont une objectivité proprement axiomatique, d'une prévisibilité absolue.

Un deuxième statut de l'objectivité apparaît dans la représentation logique du monde. J'emprunte cette conception à Pierre Ouellet.

« Le monde n'est compris, dit-il, que dans la forme logique de sa reproduction en images propositionnelles³⁸. » On peut se demander si cette conception eut été possible sans la venue d'une nouvelle technologie qui a bouleversé nos théories de la connaissance. Je pense, bien sûr, à la technologie qui gouverne l'intelligence artificielle.

Les premiers travaux de recherche en intelligence artificielle, pour y revenir, en particulier ceux de Newell et Simon ou de Schank, ont emprunté la voie classique des symboles pour donner une représentation artificielle de la pensée et de son langage. Ce n'est que récemment, surtout depuis les travaux de Hayes, que la dimension logique de la représentation de l'information a connu un nouveau développement. Il faut lire, à ce propos, la remarquable étude de Jean-Guy Meunier, « L'intelligence artificielle et la forme propositionnelle de la représentation des connaissances³⁹ ». La discussion qu'il y conduit concerne la capacité de la logique formelle classique de rendre compte de la fonctionnalité d'une langue artificielle. « L'usage d'une langue, remarque-t-il, pose des problèmes logiquement différents de la forme de cette langue⁴⁰. » Une proposition n'est jamais que le produit d'un acte d'assertion, comme le signalait Frege. Elle a son origine dans un sujet qui l'énonce, l'impose, la suggère ou la fonde selon les modalités bien connues de son discours. C'est dire que le statut logique de l'objectivité n'échappe pas aux schèmes d'intelligibilité de son énonciation. Une proposition est toujours « proposée », pour reprendre une formule heureuse de Meunier.

Ce seuil logique de l'objectivité comporte, comme nous l'avons vu, deux types de rationalité qui confèrent à leur objectivité propre des statuts distincts : l'un est causaliste et il caractérise l'objectivité structurelle des sciences de la nature ; l'autre est finaliste et il concerne l'objectivité conjoncturelle des sciences de la culture.

Il existe cependant une autre objectivité qui est liée à des valeurs. « La *signification* de la structure d'un phénomène culturel et le fondement de cette signification, disait encore Weber, ne se laissent tirer d'aucun système de lois, si parfait soit-il, pas plus qu'ils n'y trouvent leur justification ou leur intelligibilité, car ils présupposent le rapport des phénomènes culturels à des *idées de valeur*⁴¹. » Il ne faut

pas en déduire cependant que cette objectivité est subjective, si ce n'est dans le sens d'une objectivité construite, comme il a déjà été précisé. Il y a ainsi ce que Bourdieu appelle « une vérité objective du subjectif⁴² ». Nous pouvons penser que nous agissons librement en maintes circonstances, mais ce serait encore une fois ignorer toutes les règles juridiques, économiques, politiques ou éthiques qui régularisent notre action. « C'est qu'un homme, comme disait Jean-Paul Sartre, n'est jamais un individu. » Il est plutôt un « universel singulier ». Il est « universel par l'universalité singulière de l'histoire humaine, singulier par la singularité universalisante de ses projets⁴³ ».

On sait à quelle œuvre monumentale cet « universel singulier » a donné naissance, de même qu'à quel oubli cette entreprise de totalisation a donné lieu. Sans rechercher une pareille totalisation, qui influence sans doute plusieurs de nos conduites, il reste possible, dans une perspective finaliste, d'objectiver au moins les régularités qui sous-tendent notre comportement culturel. Dans la mesure où elles sont intériorisées, ces régularités sont intégrées à nos finalités et à nos projets. Elles le sont toutefois sous forme de « lieux communs » que Marc Angenot décrit et illustre dans une annexe de son ouvrage *La parole pamphlétaire, typologie des discours modernes*⁴⁴. Elles le sont plus généralement sous forme de conduite de valorisation. C'est pourquoi elles constituent proprement une objectivité axiologique qui fonde nos pratiques sur des systèmes préconstruits de valeurs. Elles engendrent une prévisibilité conjecturale de l'ordre des probabilités. Elles travaillent à l'évidence culturelle, pour parler comme Derrida.

Si l'on veut mettre ces types d'objectivité dans un même paradigme scientifique, dans le sens de Kuhn⁴⁵, on peut commencer par établir le degré zéro de l'objectivité, tel qu'il apparaît au seuil des occurrences et dont le statut serait en quelque sorte doxologique. Dans ce cas, aucune objectivité d'ordre scientifique n'est possible puisque les récurrences sont imprévisibles et que les régularités ne sont pas prises en considération. C'est au-delà de cette *empirie* que le paradigme scientifique rend compte des statuts de l'objectivité scientifique, sans exclure les sciences de la culture. Dans un ordre décroissant, ce paradigme peut être représenté par le tableau suivant :

PARADIGME DE L'OBJECTIVITÉ SCIENTIFIQUE

Statut analytique	Objectivité axiomatique
Statut causaliste	Objectivité structurelle
Statut finaliste	Objectivité conjoncturelle
Statut axiologique	Objectivité conjecturelle

Conclusion

Au terme de ce parcours, il y a danger de réduire l'objectivité scientifique à une pure objectivation de la connaissance. Le concept d'objet, qui est à la racine de l'objectivité, risque ainsi de brouiller son entendement. L'objectivité dont il est question dans les sciences caractérise la démarche, comme nous l'avons montré au départ, et non les états de choses ou de faits. C'est pourquoi la démarche doit être, paradoxalement, de l'ordre du déontique et du téléologique, bien qu'elle ne puisse être réduite à ces caractéristiques.

Une étude scientifique objective, en effet, n'est pas l'opposé d'une étude « tendancieuse », bien qu'elle doive se tenir à distance des intérêts, des goûts et des préjugés. Elle n'est pas non plus le contraire d'une étude « partielle », même si l'impartialité lui est nécessaire. La neutralité et l'impartialité sont des conditions nécessaires, mais non des conditions suffisantes de l'objectivité scientifique. Ces dernières sont à chercher dans les types de procédure qui régissent les seuils de fonctionnement. On ne procède pas de la même façon pour établir un axiome, définir une loi, décrire une conjoncture ou repérer un système de valeurs. Chacun de ces types de procédure correspond à un seuil, c'est-à-dire à un niveau de saturation qualitative où les éléments en présence changent de propriétés. L'exemple le plus convaincant est celui de l'eau qui, au seuil de l'ébullition ou de la congélation, change de statut : elle devient vapeur ou glace. Ainsi, le seuil qualitatif définit le statut, lequel caractérise l'objectivité scientifique de la démarche en cause.

Le savoir reste soumis à l'évolution de la pensée. Il se déplace au gré des constructions successives des schèmes d'intelligibilité. C'est pourquoi il requiert une certaine « vigilance épistémologique » pour ne pas se figer dans des stéréotypes. L'objectivité scientifique est proprement une « fixation » si elle se cantonne dans les sciences de la nature, surtout dans les sciences physiques où les causes obéissent à des lois. C'est faire l'impasse sur les progrès indéniables des sciences de la culture, qui ont conquis leur autonomie et leur légitimité en mettant au jour les récurrences et les régularités des comportements sociaux grâce à des procédures d'objectivation rigoureuses et vérifiables. On ne peut ignorer les seuils et les statuts actuels de la science sans s'appauvrir. « Nous ne sommes savants, disait Montaigne, que de la science présente⁴⁶. »

Notes

1. Max Weber, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon (coll. Recherches en sciences humaines), 1965, p. 158.
2. Barry Smith, *Parts and Moments. Studies in Logic and Formal Ontology*, Vienne, Philosophia Verlag (coll. Analytica), 1982.
3. Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980, p. 32.
4. Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1972, p. 23.
5. Jean Petitot-Cocorda, *Morphogenèse du sens*, Paris, PUF, 1985, p. 32.
6. Pierre Ouellet, « Le petit fait vrai : la construction de la référence dans le texte scientifique », dans Pierre Ouellet et Khadiyatoullah Fall (dir.), *Les discours du savoir*, Chicoutimi, Cahiers de l'ACFAS, 1986, p. 37-57.
7. *Ibid.*, p. 40.
8. Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron, *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques*, Paris, Mouton, 1973, p. 27.
9. René Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, Larousse, 1934 [1637], p. 13.
10. Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 151-154.
11. Roland Barthes, « L'ancienne rhétorique », *Communications*, 16 (1970), p. 208.
12. Michel Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », *Bulletin de la Société française de philosophie*, 63, 3 (1969), p. 73-104.
13. Gérald Noelting, *Le développement cognitif et le mécanisme de l'équilibration*, Chicoutimi, Gaëtan Morin, 1982, p. XV.
14. Jean Piaget, *Introduction à l'épistémologie génétique*, Paris, PUF, 1950.
15. Jean Piaget, *Traité de logique*, Paris, Colin, 1949.
16. Georges Lerbet, *Piaget*, Paris, Éditions universitaires, 1970, p. 111.
17. Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, p. 29.
18. M.L. Minsky et S. Papert, *Artificial Intelligence*, Oregon, Oregon State System for Higher Education, 1973.
19. Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, p. 53.
20. Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 1961.
21. Ernst Cassirer, « Le langage et la construction du monde des objets », *Essais sur le langage*, Paris, Minuit, 1969, p. 36-68.
22. Fernand Couturier, *Monde et être chez Heidegger*, Montréal, PUM, 1971, p. 45.
23. Gilles Thérien, « Pour une sémiotique de la lecture », *Protée (Discours : sémantiques et cognitions)*, 18, 2 (1990), p. 68.

24. Émile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 259.
25. Martin Heidegger, *Cheminement vers la parole*, traduit de l'allemand par Jean Beaufret, Wolfgang Brokmeier et François Fédier, Paris, Gallimard, 1976, p. 13.
26. Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964.
27. Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », *La Pensée*, 151 (1970), p. 29 ; l'italique est de l'auteur.
28. Martin Heidegger, *op. cit.*, p. 13.
29. Jacques Poulain, « Comment guérir de l'épistémologie par l'analyse du langage ou le temps de la philosophie », *Protée (Langage et savoir)*, 13, 1 (1985), p. 58.
30. Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Alcan, 1901, p. XIV.
31. Max Weber, *Essais sur la théorie de la science*, p. 158.
32. Émile Benveniste, « La forme et le sens dans le langage », *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, 1974, p. 215-238.
33. Paul Ricœur, « La métaphore et la sémantique du discours », *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975, p. 88-116.
34. Roman Jakobson, « Préface », dans Tzvetan Todorov, *Théorie de la littérature*, Paris, Seuil, 1965, p. 10.
35. M.L. Minsky, « A Framework for Representing Knowledge », *The Psychology of Computer Vision*, New York, McGraw-Hill, 1975, p. 211-277.
36. Umberto Eco, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1985.
37. *Ibid.*, p. 100 ; l'italique est de l'auteur.
38. Pierre Ouellet, « Le sens de la forme du sens », thèse, Paris, Université de Paris VII, 1983, p. 53.
39. Jean-Guy Meunier, « L'intelligence artificielle et la forme propositionnelle de la représentation des connaissances », *Protée (Discours : sémantiques et cognitions)*, 18, 2 (1990), p. 19-32.
40. *Ibid.*, p. 28.
41. Max Weber, *Essais sur la théorie de la science*, p. 158.
42. Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, p. 32.
43. Jean-Paul Sartre, *L'idiot de la famille*, Paris, Gallimard, 1971, t. 1, p. 8.
44. Marc Angenot, *La parole pamphlétaire, typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, p. 383-400.
45. Béla Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972.
46. Michel de Montaigne, *Essais*, édition conforme au texte de l'exemplaire de Bordeaux avec les additions de l'édition posthume, les principales variantes, une introduction, des notes et un index par Maurice Rat, Paris, Garnier, 1962, livre I, chap. 25, p. 145.